

KinAct : la performance dans la performance à Kinshasa

Arthur Poutignat

Numéro 139, hiver 2022

Performance et art actuel en Afrique. Le cas du Cameroun, de la RDC et de la Tunisie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98223ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poutignat, A. (2022). KinAct : la performance dans la performance à Kinshasa. *Inter*, (139), 50–59.

KINACT : LA PERFORMANCE DANS LA PERFORMANCE À KINSHASA



ARTHUR POUTIGNAT

L'ART PERFORMANCE DANS LE CHAOS URBAIN DE KINSHASA

Kinshasa, République démocratique du Congo, centre-ville. Un taxi « esprit de mort », camion Ford réaménagé, débordant de passagers entassés sur des bancs en bois, affublé d'une devise religieuse garantissant sa sûreté, fonce vers sa destinée sur les routes chaotiques de la capitale. Le véhicule dépasse la prison de Makala. Soudain, après une station d'essence, devant une imposante flaque d'eau masquant la chaussée défoncée, au milieu de la route, assis à une table, un homme en blouse d'hôpital muni d'un masque à gaz tente de manger des fruits¹. De chaque côté de la rue, une foule immense assiste à ce spectacle : l'activité intense de commerce et de passage vient de se stopper devant cette étrange apparition. Rires et interprétations fument devant l'absurdité de la situation. L'homme dévisse son masque et tente encore une fois de manger les fruits, sans succès. Il est au milieu de la route en terre battue devant cet immense obstacle ordinaire où les voitures plongent et le croisent de part et d'autre à quelques centimètres, sortant et entrant sans s'arrêter. Quelques minutes plus tard, un deuxième artiste vient se placer au milieu de la rue et sort sa canne à pêche, faisant mine de chercher sa pitance au milieu de la flaque noire, inexorablement creusée par le passage de camions semi-remorques qui vont et viennent². C'est alors que, sortie de nulle part, une masse informe faite de babouches vient s'animer devant le regard ébahi des passants, chorégraphie fantastique d'objets gisant normalement au sol, rappelant les distances parcourues par les millions de piétons de la ville, qui, d'un seul coup, prennent une deuxième vie³.

Alimentation, santé, pollution, c'est finalement par l'évocation de besoins simples qu'en quelques secondes les débats vont bon train. La foule égrène les invectives, « sorciers ! », « artistes ! », « aventuriers ! », tandis que d'autres se renseignent, « un festival ? », « dans les rues de Kinshasa ? », « gratuitement ? », « pour les habitants, pour les enfants ? », « ah oui, nous reviendrons demain ! ». Pendant quelques jours, les habitants de Selembao, quartier éloigné du centre de la capitale, profitent d'un événement artistique exceptionnel qui, troublant l'ordre habituel, donne une bouffée de poésie à ce quotidien si dur. Dans cette ville de près de 17 millions d'habitants, chacun ne mange qu'une seule fois par jour, quand il le peut. Scène fantastique parmi tant d'autres, il s'agit d'un moment des Rencontres internationales d'artistes performeurs KinAct en juillet 2017.

La première édition de KinAct a été lancée en 2015 à l'initiative d'artistes congolais membres du collectif Eza Possibles et d'artistes et chercheurs européens. Ces rencontres sont nées de deux constats sans ambiguïté : d'une part, l'éloignement de la population kinoise vis-à-vis de l'activité artistique et culturelle offerte sur son sol et, d'autre part, le peu de présence des Occidentaux hors des quartiers d'expatriés. L'art contemporain et le métier d'artiste sont méprisés et tenus à l'écart de la vie quotidienne puisque considérés comme un luxe pour les étrangers qui pourraient l'apprécier. Les rencontres KinAct ont donc pris comme terrain de jeu et d'expression les rues de Kinshasa.

KinAct est mené par deux artistes congolais, Eddy Ekete⁴, fondateur du collectif Eza Possibles, et Lambert Mousseka, fondateur de l'Espace Masolo⁵ à Kinshasa, accompagnés de l'anthropologue Aude Bertrand et de l'artiste plasticien Arthur Poutignat⁶, fondateur d'InAct⁷, Festival des arts mutants à Strasbourg. Une quinzaine d'artistes locaux ont accueilli une équipe de six artistes européens et ont fait le pari de créer un festival itinérant qui parcourt chaque année de nouvelles communes de la ville. Ces rencontres ont lieu durant l'été et la saison sèche, l'hiver austral, la meilleure saison pour se déplacer sans encombre entre les différentes communes de la province capitale, située en zone tropicale.

KinAct est vecteur de questionnements artistiques et sociaux essentiels à l'évolution de notre compréhension du monde. Il embrasse sans distinction les pratiques artistiques, éducatives ou spectaculaires, tous champs créatifs confondus. Si les rencontres se veulent internationales, c'est pour confronter le monde occidental à celui des rues de Kinshasa, et inversement. En effet, la présence d'artistes étrangers permet à la population de saisir, d'appréhender les différences culturelles et physiques, et de réaliser que celles-ci relèvent très souvent du fantasme ou de la projection. Pour les fondateurs du festival, il s'agit de confronter les univers artistiques au sein de la scène culturelle de Kinshasa : mettre en doute les *a priori* et en crise les tensions dues à l'histoire coloniale et aux dominations économiques par la médiation d'une réalité partagée et de moments de vie manifestes.

Cet événement décline les possibles de la rencontre et se veut provocateur de situations. Il n'est pas question d'apporter un divertissement fugace pour dissimuler un désastre auquel tout concourt ; il s'agit d'explorer les enjeux locaux avec un regard global, en impliquant des artistes de tous horizons pour échanger sur des questions contemporaines.

Les rencontres de Kinshasa rassemblent artistes et chercheurs qui apportent un point de vue, un geste esthétique ou une collaboration conceptualisés et situés à l'adresse du public de Kinshasa. Après sept jours de résidence dans un lieu dédié, les invités sont accompagnés dans leur processus de création pour affiner leur propos et réaliser leur production artistique dans les meilleures conditions.

Pour quelques jours consécutifs dans une commune, l'équipe établit un quartier général chez un habitant ou dans un lieu de ressources locales, un centre culturel, un café ou une école. À partir de cet endroit, chaque jour, sont proposés aux habitants du quartier des ateliers artistiques pour les enfants et les adultes le matin, des performances et déambulations dans les rues l'après-midi, puis des concerts ou projections vidéo en début de soirée.

Ces journées sont programmées en amont de propositions discutées et agencées par les artistes et l'équipe organisatrice qui s'emploie au maximum à articuler les œuvres artistiques, l'adresse au public et le contexte de leur apparition. Il s'agit de permettre l'expression d'un art exigeant, contemporain et accessible aux publics kinois. Les formes déployées oscillent entre performance, installation participative, théâtre de rue, carnaval et déambulation. Elles sont à la fois un moyen d'intéresser les passants à partir de registres plastiques abordables parce que populaires et de mettre en perspective des propos critiques à l'égard de problématiques actuelles : l'exploitation intensive des ressources naturelles, la liberté d'expression, la pollution, l'égalité homme-femme, l'hygiène, la décolonisation et bien d'autres sujets.

Les événements et accidents qui adviennent, loin d'être compris comme un désordre, sont pris avec philosophie et intensifient l'expérience collective. L'événement KinAct, dans les quartiers où il a pu se manifester, a toujours été de fait accueilli chaleureusement. Certains spectateurs s'établissent en médiateurs des performances proposées, d'autres suivent les artistes dans leur déambulation toute la journée. Les réactions du public, jamais indifférentes, cherchent à circonscrire des pratiques et des gestes qui sortent de la normalité et résonnent avec l'extraordinaire. Les évocations suscitées par ces créations nourrissent des commentaires inépuisables sur la transformation politique du pays.









LES RUES DE KINSHASA COMME ESPACES DE CRÉATION ARTISTIQUE PERFORMATIVE

Kinshasa, ville du monde où sept langues officielles sont pratiquées, est historiquement un berceau des arts plastiques en Afrique et parmi les premières à avoir accueilli, avec Dakar et Le Caire, une académie des arts. Cette capitale africaine subtropicale cultive une diversité et un cosmopolitisme tels que deux Congolais qui s'y croisent peuvent manifester plus de différences entre eux qu'un Européen et un Africain peuvent en compter. Environ 490 dialectes parlés sont recensés aujourd'hui en République démocratique du Congo. L'ouverture d'esprit et la curiosité y sont des outils de survie tandis que l'excentrisme est une qualité essentielle et respectée. La palabre est élevée au rang d'art, et plusieurs décennies de dictature militaire n'ont pu mettre un terme ni à la liberté d'expression ni à la satire nécessaire pour supporter la pauvreté endémique causée, entre autres, par la corruption. L'humour est une qualité de résilience : il est bien souvent le seul rempart qui nous permet de ne pas nous laisser submerger par des situations tragiques. C'est dans ces rues, où chaque jour les échanges et la vie battent leur plein, que les artistes congolais produisent un art contemporain sans détour qui devient tant un défi entre artistes qu'un enjeu d'expression majeur pour une culture qui ne s'est jamais éteinte.

À Kinshasa, tout se produit dans la rue. Les échoppes sont ambulantes : chaque métier spécialisé, du cordonnier au poseur de vernis, a son signal sonore reconnaissable pour se manifester. Malgré les coupures de courant quotidiennes, nous pouvons charger notre téléphone ou imprimer un document à même le trottoir. Dans une circulation ininterrompue de véhicules qui roulent à 30 km/h sur des chaussées défoncées, nous pouvons distinguer, dans une langue des signes dédiée, la destination et le prix de la course. Ici, le contexte pousse à la ruse. Malgré des conditions économiques désastreuses, la population connaît les ressorts du développement économique mondial et participe à sa propre exploitation : la technologie qui en est un des principaux facteurs abonde comme à l'étranger. C'est bien conscients de ces problématiques, et avec un réel besoin d'exprimer et de rendre compte du défi de la population, que les artistes de KinAct travaillent du centre de la ville vers sa périphérie.

Près de l'aéroport de Kinshasa, rampant pieds et mains liés sur plus de 800 mètres de terre battue de la commune de Kisangani, l'artiste Yas Ilunga porte une Bible à la main pour finalement décrocher un morceau de pain attaché à un arbre. Son œuvre renvoie à la religion chrétienne, à la souffrance et au sacrifice de ses contemporains, interrogeant les interdits qui ont été intégrés par les convertis, dont celui qui leur a fait délaisser leur culture ancestrale. Tandis que les artistes du groupe de musique congolaise Kokoko installent leurs instruments fabriqués à base de rebuts et d'objets divers pour initier quelques enfants des rues à la rythmique de la rumba, Widjo Wiyombo, marionnettiste star de la ville, parcourt les rues avec sa marionnette géante, poursuivi par une foule d'enfants qui s'arrêtent et reprennent les chansons et chorégraphies de l'histoire racontée. Nous ne pouvons ignorer dans cette commune « cité-dortoir » la vitalité de la population. La moitié des habitants de Kinshasa est mineure, et trop d'enfants sont abandonnés à leur sort, stigmatisés pour des raisons obscures. Appelés « enfants sorciers » car condamnés par les autorités religieuses ou familiales, ils sont livrés à eux-mêmes et à la cruauté de la rue. Pourtant, ce sont eux qui incarnent un futur pour le pays. Nombre d'orphelinats et de dispensaires tentent d'endiguer ce phénomène, dont beaucoup d'associations culturelles et artistiques, comme l'Espace Masolo. Cependant, le manque d'infrastructures, conjugué aux conditions d'un capitalisme agressif, rend secondaire cette priorité d'accueil et d'accompagnement.

Les conditions matérielles locales se caractérisent par une grande pauvreté de moyens. Pourtant, c'est avec les objets du quotidien disponibles que les artistes s'expriment et atteignent la population au plus profond de ses conditions d'existence en développant des thématiques extrêmement politiques à partir d'éléments rudimentaires. Un écran de télé explosé, quelques déchets, des babouches, une ampoule reliée à des piles, des seringues et des sachets prennent vie et dessinent un propos qui renvoie tant à l'imaginaire qu'à la réalité vécue. La pratique contemporaine de l'art performance, née et éprouvée dans les années soixante-dix comme une modalité artistique reconnue, prend une dimension nouvelle dans le contexte culturel qu'elle éclaire. Le jeu de l'anthropomorphisme et l'évocation des divinités animistes traditionnelles que déploient ces artistes apportent un nouvel éclairage au débat sur la restitution des objets issus des arts dits « premiers » qui constituent les collections de nombreux musées européens. Leur posture performative renvoie à l'émergence de l'abstraction et à la libération de la figuration, concomitante de la spoliation de ces artefacts par les colons. Il est évident qu'au plus fort de la colonisation, les artefacts animistes ont donné une impulsion à l'essor créatif de nombreux artistes européens et ont contribué à l'avènement de l'art abstrait ainsi qu'aux avant-gardes des années trente.

L'art performance congolais reprend le thème de l'anthropomorphisme qui a inspiré les avant-gardes artistiques et l'actualise à travers des entités non humaines postindustrielles dans une réflexion tournée vers la population de Kinshasa. La puissance évocatrice de l'objet comme forme animée (costume de canettes, sac poubelle, tuyau ou sac de plastique), au-delà de traduire les difficultés ou les détresses actuelles de la population, donne vie à l'innommable et rend sa présence en tant qu'entité aux problèmes environnementaux, entre autres, qui dessinent les défis à venir pour l'humanité.

DE LA PEINTURE BELGE DU XIX^E SIÈCLE AU CARNAVAL POLITIQUE DE KINACT AU CONGO

Dans l'urgence du monde contemporain qui pousse les artistes à produire sans cesse, KinAct a permis de faire ressurgir une culture vivante, pourtant dénigrée par de nombreuses autorités politiques, et un rapport renouvelé à l'environnement en empruntant le canal de l'art contemporain. C'est aussi l'affirmation d'une civilisation et d'un mode d'existence à rebours du modèle occidental. L'initiative répond tant à la rencontre d'univers différents qu'à celui de la découverte d'une façon de faire et de percevoir le monde propre à la civilisation bantoue. Cette perception enrichit les perspectives des artistes invités qui se reconnaissent et investissent le carnaval en tant que format de création, parmi d'autres formes populaires de référence. Il ne s'agit pas pour autant d'un carnaval populaire ou votif qui s'inscrirait dans une tradition : les dimensions vivante et politique de l'événement tiennent au double jeu de la satire et de la dissimulation, qui en fait un objet de contradictions et de controverses. Le carnaval dont il s'agit est pareil à une version revisitée de l'approche protosurréaliste de l'artiste belge James Ensor. Sa peinture, intégrant des masques et des objets exotiques, cultivait sous couvert de parade bariolée une critique aigüe de la société de son époque et consciente des enjeux politiques qui la traversaient. À la manière de *L'entrée du Christ à Bruxelles*⁸ (1888), le carnaval comme objet d'expression politique prend tout son sens, affichant frontalement toutes les contradictions et tous les désirs populaires sur un même plan.

Les rencontres KinAct adoptent une méthode semblable : entre provocation et proposition artistique, autorisation et transgression, une vision expérimentale de la création artistique se crée à Kinshasa. Colonie belge qui a extrêmement souffert de la domination, la République démocratique du Congo porte les stigmates de la colonisation, lisibles dans la destruction de ses infrastructures. Les rencontres KinAct constituent un espace de réflexion et d'expérimentation sur ces questions, une exploration nécessaire qui ne saurait avoir lieu sans le travail d'une équipe diversifiée et en synergie avec les invités.

À partir de 2019, ces rencontres se déroulent en collaboration avec le lieu artistique Ndaku ya La vie est belle⁹, situé dans la commune de Matonge et fondé par le collectif Eza Possibles la même année. Ce centre culturel, indépendant des institutions et géré par des artistes locaux, donne une nouvelle dynamique à la création kinoise. Des festivals de musique peuvent s'y dérouler sur quelques jours, et il est un point de chute pour des artistes étrangers qui ont besoin de séjourner à Kinshasa, trouvant une dynamique de travail dans un des quartiers populaires de la ville.

L'aventure artistique de KinAct est née dans les années sombres de la fin de la dictature de Joseph Kabila. Elle a mis en perspective une dynamique et une émulation artistique foisonnante. Les premières éditions ont été marquées par le tournage du film *Système K*¹⁰ du réalisateur Renaud Baret qui a rencontré nombre d'artistes par l'intermédiaire de l'équipe du festival. De même, le collectif Faire part¹¹, collaboration entre cinéastes congolais et belges, a été fondé par l'intermédiaire des rencontres KinAct. C'est avec le concours de nombreux partenaires et l'obtention des autorisations permettant l'occupation de l'espace urbain que les premières éditions ont pu se dérouler et créer des liens et échanges entre de nombreux artistes et la population.

Aujourd'hui, le contexte politique du pays est un peu plus clément et démontre une ouverture malgré le dénuement économique. Les artistes ont cependant peu d'occasions de présenter leurs œuvres dans un contexte international. Seuls quelques-uns peuvent, chaque année et pour quelques mois, se rendre en Europe grâce à des programmes institutionnels prisés leur donnant un peu de visibilité. La formule des rencontres KinAct, en implantant une pratique artistique contemporaine au cœur de Kinshasa, suscite non seulement un éclairage international sur la création artistique en République démocratique du Congo, mais surtout fabrique un précédent qui donne confiance à de nouveaux collectifs d'artistes pour diffuser et produire leur pratique artistique comme ils l'entendent.

Les énergies et les créateurs ne manquent pas à Kinshasa. Les contextes économique, sanitaire et politique sont extrêmement désespérants. Pourtant, la recherche et le courage de quelques artistes ont donné lieu à des expériences artistiques inimaginables auparavant, tant pour les spectateurs que pour les créateurs. Ces nouvelles œuvres, qui réactivent des formes anciennes, traditionnelles, en mettant sur la place publique des sujets politiques actuels, réaffirment combien l'art performance est un moyen d'expression pertinent et intemporel.

- 1 Eddy Ekete, *Repas spirituel*, 2017.
- 2 Pathy Tshindele, *Sunday in Kinshasa*, 2017.
- 3 Flory Sinanduku, *L'homme babouche*, 2017.
- 4 Le site Internet d'Eddy Ekete peut être consulté au www.eddyeketeblog.wordpress.com/.
- 5 Le site Internet de l'Espace Masolo peut être consulté au www.espacemasolo.org.
- 6 Le site Internet d'Arthur Poutignat peut être consulté au www.arthurpoutignat.fr.
- 7 Le site Internet d'InAct peut être consulté au www.inact.fr.
- 8 James Ensor, *L'entrée du Christ à Bruxelles*, 1988, toile de 2,58 x 4,30 m, musée Getty de Los Angeles.
- 9 La page Facebook de Ndaku ya La vie est belle peut être consultée au www.facebook.com/Ndaku-ya-La-vie-est-belle-260534861301256.
- 10 Le site Internet du film peut être consulté au www.le-pacte.com/france/film/systeme-k.
- 11 Le site Internet du collectif Faire Part peut être consulté au www.collectif-fairepart.com/.

p. 50
Eddy Ekete, *Repas spirituel*, 2017.
Photo : Elie Mbansing.

p. 52
Eddy Ekete, *L'homme canette*, 2018.
Photo : Jean-Baptiste Joire.

p. 54
Tickson Mbuyi, *L'homme capote*, 2018.
Photo : Jean-Baptiste Joire.

Mbote Na Yo et Chalien Adriaenssens, 2018. Photo : Jean-Baptiste Joire.

Kill Bill, 2015. Photo : Eddy Ekete

Duda Mwanza, 2018. Photo : Jean-Baptiste Joire.

Junior Mongongu, 2018. Photo : Jean-Baptiste Joire.

p. 58
Flory Sinanduku, *L'homme seringue*, 2018.
Photo : Jean-Baptiste Joire.



